

ouvrage peut-être même pour-  
ais-je me lever."

La marquise fit un soubresaut  
et de sa voix décidée :

"Vous lever !... Quelle fo-  
lie, vous garderez le lit et la  
chambre quelques jours encore ;  
mais vous n'y serez pas malheu-  
reux. On vous apportera de  
bons petits repas tout particu-  
lièrement soignés, on vous don-  
nera des revues, des romans ;  
mes gendres et mes filles vien-  
dront converser agréablement ;  
mais, pour l'instant, au repos,  
beau filleul, au repos !"

Et Jean dut obéir.

Il fallut à M. de Kermadec  
toute une longue semaine pour  
se remettre. Pendant ce laps  
de temps il rêva d'une manière  
démémorable à la vision du bal-  
con. Il composa des sonnets,  
des odes, des élégies ; et dès que  
la liberté lui fut rendue, sa pre-  
mière visite fut pour la Chênaie.  
Oh ! comme il marchait d'un pas  
souple ! L'après-midi était ra-  
dieuse : un ciel bleu, un soleil  
d'or, et cette brise pure de sep-  
tembre où toutes les fleurs épa-  
nouies mettent un parfum. Bien-  
tôt apparut le bois avec ses  
jeux arbres, élevant très haut  
leurs cimes touffues.

C'étaient des chênes superbes,  
au cœur d'acier ayant bravé cinq  
ou six siècles. Perdu, noyé dans  
des dômes verts, le petit castel,  
sur lequel obliquait le soleil,  
avait un aspect des plus pitto-  
resques avec ses cheminées de  
briques rougeâtres, son grand  
toit en pointe, et son balcon de  
fer ouvragé où s'appuyait le  
rosier géant. Cette propriété,  
charmante dans ses étroites pro-  
portions, plaisait beaucoup à  
Jean. Elle était fraîche, so-  
ignée, coquette, et il comprenait  
que le général l'eût choisie pour  
planter, à jamais, sa tente.

Jean venait d'atteindre l'en-  
trée d'honneur, la grille à lan-  
tes dorées. Il sonna. Un grand  
vieillard à moustache grise vint  
ouvrir avec toute la célérité que  
lui permettait une jambe de  
soixante ans. Il avait bien la soixan-  
taine passée, mais il se tenait  
droit et serré dans la livrée com-  
me jadis dans l'uniforme.

Qu'il ressemblait peu, cet in-  
valide, au correct valet de la  
marquise, à cet imposant Ger-  
main, toujours habillé de drap  
noir et cravaté de blanc !

D'un coup d'œil plein d'inté-  
rêt, Jean embrassait l'aspect de  
la propriété. Pas à pas il sui-  
vait le majordome. Ils passè-  
rent d'abord devant une porte  
entièrement largement ouverte et per-  
mettant au regard de plonger  
dans la cuisine. Le feu flambait  
dans l'âtre, un âtre de dimen-  
sion énorme, où le cri-cri devait

chanter le soir dans la douce  
chaleur des cendres à demi étein-  
tes. La claire flamme d'un fa-  
got jetait ses rejets sur les cui-  
vres et les lers battus, qui bril-  
laient comme pailletés d'or et  
d'argent.

Ainsi que dans les toiles de  
Téniers, le gros chaudron trô-  
nait magistralement sur le man-  
teau de la cheminée en compa-  
gnie de plusieurs autres, moins  
imposants ; et, au milieu de cet-  
te cuisine, sur un dallage super-  
be, fait de pierres du pays, se  
dressait une immense table de  
chêne massif. Jean remarqua  
que les domestiques attablés  
étaient tous vieux, tous ridés,  
légèrement éclopés. C'était une  
originalité de Mme de Bliville.  
Être vieux et infirme était un  
titre pour entrer au service des  
maîtres de la Chênaie. La je-  
une veuve disait que les vieillards  
ont plus que tout autre le droit  
de gagner le pain du jour ; et,  
comme le service était lent, elle  
doublait le nombre des servi-  
teurs. Sublime charité dont  
souriait parfois la marquise de  
Champdor, si éprise du style  
moderne ; mais, à la vue des  
pauvres vieux qui nourrissaient  
le général et Mme de Bliville,  
Jean se sentait profondément  
ému.

Il s'avancé suivant son gui-  
de. A son approche, Turc, le  
chien favori d'Aliette, qui se  
chauffait au soleil au pied de la  
tourelle, leva la tête et fit en-  
tendre un grognement qui n'a-  
vait rien de bien agréable ; puis  
sa bonne bête reprit dolenement  
la pose première, les pattes bien  
allongées ; mais son pacifique  
aboi avait suffi pour avertir de  
l'arrivée d'un hôte, et interrom-  
pre les travaux du général.

Là-bas, penché sur un massif  
de roses, il écusonnait lui-même  
un jeune églantier. C'était un  
grand amateur de jardinage. Il  
n'aimait rien tant au monde que  
ses deux filles, ses traités d'hor-  
ticulture et ses rosiers. Bêche  
ou greffoir en main, il oubliait  
la gloire et les chagrins de sa vie.

Vêtue d'une robe de batiste  
écru, ornée de guipures, tenant  
une large ombrelle pompadour,  
Mme de Bliville écoutait avec  
complaisance son vieux père lui  
décrire avec enthousiasme les  
beautés de son nouvel écusson,  
de cette rose encore inconnue  
dans l'Avranchin... et que même  
ne possédait pas la marquise  
de Champdor !... Elle écoutait  
heureuse du bonheur de son père,  
heureuse de voir Aliette, près  
d'elle, jouer gaiement avec sa  
chèvre blanche ; mais, l'avertis-  
sement de Turc l'ayant fait tres-  
saillir, elle se retourna, aperçut  
Jean de Kermadec.

Tout son visage s'éclaira ; et,  
très vite, les mains tendues, elle  
s'avança vers le sauveur d'Ali-  
ette. Déjà sa petite sœur l'a-  
vait devancée. L'enfant, avec  
un cri de joie, s'était élancée  
vers le visiteur. Maintenant  
elle levait sur son ami ses  
grands yeux pleins de recon-  
naissance.

"Oh ! dites-moi, s'écria-t-elle,  
dites-moi, vous ne souffrez plus ?  
Montrez... c'est là que la ba-  
lançoire vous a frappé... là,  
sur votre front ?"

Elle l'attirait pour qu'il s'in-  
clinât. Jean se pencha com-  
plaisamment ; Aliette regarda  
avec émotion la marque de la  
blessure ; puis le jeune homme  
sentit un baiser se poser sur sa  
cicatrice.

"Oh ! fit Aliette avec feu, je  
vous aimerai toujours, puisque  
vous m'avez sauvée, et quand  
j'aime, moi, c'est pour la vie."

Il souriait devant cette ardeur  
devant cette reconnaissance en-  
fantine, bien vraie, cependant,  
bien profonde. Il trouvait Ali-  
ette toute jolie dans sa toilette :  
une robe écru comme celle de  
la grande sœur, mais égayée de  
festons rouge vif. Elle avait un  
paillason japonais pour coiffure,  
orné de coquelicots, dont la pour-  
pre pâlisait auprès de l'incarnat  
de ses lèvres. L'enfant avait  
repris sa mine rieuse, et, saisis-  
sant la main du jeune homme,  
le présentait au général :

"C'est mon sauveur, dit-elle.  
Comme il a été brave ! Vous l'ai-  
merez bien aussi, n'est-ce pas ?  
mon père ; il sera un ami à la  
Chênaie ?"

Le général tendit au poète sa  
main loyale.

"Oui, certes, un ami... Et  
ceux qui reçoivent ce titre sont  
rares ici. Je n'abuse jamais de  
ce mot... un ami... car j'en  
connais la valeur."

Jean s'inclina profondément  
en balbutiant :

"Merci."

L'après-midi se passa rapide-  
ment. On visita le parc dans  
tous ses détails. L'horticulteur  
passionné, vêtu d'une veste de  
coutil blanc, la tête couverte  
d'un large panama, prit un plai-  
sir extrême à montrer ses cultu-  
res.

"J'abuse de votre patience,  
monsieur Jean, faisait-il, mais je  
ne saurais vous dire l'intérêt que  
je prends à la bonne venue de  
mes arbres, de mes légumes, de  
mes roses surtout. Tenez, si  
vous voulez me plaire, me faire  
un petit doigt de cour, comme  
une jolie femme,—et ses mous-  
taches en brosse se soulevaient  
dans un bon rire,—vous n'avez  
qu'à m'indiquer des graines de  
fleurs rares ou à me signaler

quelque méthode nouvelle de  
préservation contre les intempé-  
ries des saisons !... Mais cela ne  
vous préoccupe guère, je gage ?"

Ils avançaient sur le sable d'or  
des allées, bordées de fleurs, dé-  
truisant les dessins réguliers du  
rateau. Le vieux jardinier les  
regardait avec souci, tout en  
continuant de répandre sur les  
gazons les fines gouttelettes de  
ses pommes d'arrosage ; elles  
tombaient sur la verdure avec un  
petit bruit frais et doux, qui  
semblait la chanson de la  
rosée. La chèvre d'Aliette,  
maintenue au piquet, broutait  
l'herbe tendre, et sur le bassin  
deux cygnes nageaient coquette-  
ment, mirant dans l'eau leur  
coq blanc comme la neige et fle-  
xible comme l'épi.

Au milieu de toutes ces beau-  
tés rurales et horticoles, le visa-  
ge du général continuait à s'épa-  
nouir. Qui eût dit que, dix ans  
auparavant, cet homme, l'éclair  
dans les yeux, ayant dans la  
voix des sonorités éclatantes,  
commandait à ses dragons et, sous  
les balles ennemies, de son cou-  
rage, de son exemple, de son  
sabre levé, indiquait, de la poin-  
te, l'obstacle qu'il fallait trouver,  
enlevait son escadron : "Char-  
gez ! Chargez !" c'est-à-dire :  
"Mes braves, jouez votre vie.  
Donnez-la, s'il le faut : la patrie  
vous la demande."

Et l'escadron passait sur la  
masse ennemie, la franchissait,  
et se retrouvait, les chevaux  
fumants, couverts d'écume, et les  
hommes décimés et sanglants.  
La victoire était gagnée.

Mais, en cet instant, le père  
d'Aliette ne songeait guère à  
ses anciennes gloires. De la  
main il indiquait ses roses, si re-  
montantes, si belles de forme,  
toutes plus admirables les uns  
que les autres. Puis on passa  
dans le potager. Les carrés  
verdoyants entourés de buis se  
suivaient étalant leurs richesses  
de légumineuses. Le long du  
mur les grappes de raisin appa-  
raissaient soigneusement enfer-  
mées dans de petits sacs en tissu  
métallique. Le général, avec  
un mouvement plein de délica-  
tesse, découvrit une de ces grap-  
pes, et devant les grains énor-  
mes à teint ambrée son visage  
exprima la plus vive satisfac-  
tion.

"Hurrah ! fit-il de son ancien-  
ne voix de commandement, le  
voilà donc à ce point ce raisin  
superbe. Depuis trois jours je  
surveille sa maturité. Ah !  
monsieur Jean, vous dînez à  
la Chênaie, afin de déguster cet-  
te merveille. Ce n'est qu'au  
prix de bien des efforts que j'ai  
pu acclimater chez moi cette vi-  
gne rare.